

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 12 (1891)
Heft: 10

Artikel: Encore l'expédition Crampel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'une manière générale, d'après le rapport de l'explorateur, dans toute la Sangha, les indigènes ont un très grand respect pour les pactes d'amitié conclus par l'échange du sang. M. Gaillard a fait cet échange avec tous les chefs de la région ; il a déclaré libre la navigation de toute la rivière, en assurant que les Français ne permettront pas qu'on y mette des entraves. Il n'a pas eu, dans tout le cours de son voyage, à faire un seul acte de violence ; la patience, la persuasion, la mise en jeu des intérêts commerciaux lui ont suffi pour passer librement partout. Comme conséquence de cette ligne de conduite toute pacifique, la confiance des indigènes est acquise aux Français. C'est ainsi que trois Loangos et un Pahouin, qui avaient été laissés malades dans trois villages différents de l'intérieur par M. Fourneau, ont été ramenés par les chefs à M. Gaillard, lorsqu'ils ont été en état de marcher. Ces hommes ont été rapatriés à Brazzaville par le *Djoué*. Un autre Pahouin de la mission s'était enfui emportant une caisse de perles qu'il était allé offrir au chef de Djoucougobo, à condition que celui-ci l'accueillît dans son village et lui donnât une femme. Le déserteur avait ouvert la caisse et étalé son contenu, qui représentait une valeur considérable pour les indigènes. Le chef fit attacher le voleur, reclouer la caisse sans prendre une perle, et fournit spontanément quatre hommes pour porter la charge et ramener le déserteur. En résumé, la Sangha est une importante voie de pénétration directe avec le Soudan.

ENCORE L'EXPÉDITION CRAMPEL

De nouvelles informations sur le sort de la mission Crampel ont été fournies par un des survivants, Amadi Samba, caporal sénégalais, par un extrait du journal de M. Alfred Nebout, communiqué au *Journal de Rouen*, et par une correspondance de M. le professeur Masqueray, d'Alger, au *Journal des Débats*. Nous les publions, quoiqu'il soit difficile de les mettre d'accord :

Amadi était chargé du service de la correspondance entre les trois sections de la mission : Crampel, Biscarrat et Nebout. Biscarrat, qui se trouvait à quinze jours de marche de Crampel, remit un jour à Amadi un pli pour le chef de l'expédition. Le Sénégalais se mit en route. A huit jours de marche, il rencontra un crouman de Crampel, qui lui dit que le chef avait été assassiné par les indigènes. « J'ai ramassé, » dit-il,

« le couteau qui a servi à le tuer : le voici. » Amadi rebroussa chemin et avertit Biscarrat. Celui-ci se porta aussitôt vers le lieu indiqué par le crouman comme étant l'endroit du massacre. Mais il chercha vainement le moindre indice de lutte. Biscarrat crut devoir poursuivre ses recherches jusqu'à trois jours de marche en avant et fut assassiné à la suite d'une discussion avec les indigènes. Les Sénégalais revinrent sur leurs pas et informèrent du désastre Nebout, qui rentra à Brazzaville. Il résulterait donc de ces renseignements que la certitude de la mort de Crampel n'est basée que sur le récit d'un indigène, qu'aucune trace de combat ni le moindre indice ne sont venus corroborer. Cette absence de preuves certaines a permis à M. de Brazza d'émettre des doutes sur l'authenticité de la mort de l'infortuné explorateur. On ajoute que le couteau remis par le crouman et le pagne ayant appartenu à Crampel ont été donnés à M. Coupini, mécanicien du *Taygète*, le paquebot français qui a apporté le courrier de la côte occidentale d'Afrique.

D'autre part, le *Journal de Rouen* publie l'interview qu'un de ses rédacteurs a eu avec M. Pierre Nebout, professeur au lycée Corneille à Rouen, frère de M. Albert Nebout, chef de l'arrière-garde de Crampel.

« Crampel, » dit le *Journal de Rouen*, « marchait loin de son arrière-garde et la plupart de ses porteurs avaient déserté. Il n'avait plus avec lui que Saïd, le targui, la petite Pahouine Niarinhze et quatre Sénégalais. Il a été trahi par les Senoussis musulmans, bandits qui s'offrirent comme porteurs et égorgèrent Crampel avec les Sénégalais, emmenant prisonniers le targui et Niarinhze. Un seul échappa, Boniti, qui vint raconter le désastre à Biscarrat, qui était entre Crampel et l'arrière-garde. Mais il était poursuivi, et bientôt les Senoussis arrivaient et égorgeaient Biscarrat et ses hommes, moins le cuisinier Thomas, qui se sauva et vint retrouver l'arrière-garde que commandait M. Albert Nebout et où étaient les marchandises. Nebout avait toutes les peines à retenir ses hommes qui, étant près de l'Oubanghi, voyaient un retour facile ; il ne put courir venger Biscarrat et resta deux jours, attendant les Senoussis. Des bandes de M'Sapous, peuplade amie, passèrent, fuyant devant les bandits, et confirmèrent la mort de Biscarrat. Déjà, dix jours auparavant, les M'Sapous avaient annoncé la mort de Crampel à laquelle Nebout se refusait à croire, et que le cuisinier Thomas, ayant entendu le récit de Boniti à Biscarrat, affirma. Par conséquent il n'y a plus de doute. »

La lettre de M. le professeur Masqueray au *Journal des Débats*, autorise encore à douter de la réalité de la mort de Crampel. Elle renferme

des renseignements si intéressants sur les coutumes des Touareg, que nous la reproduisons intégralement pour nos abonnés :

Je suis, dit M. Masqueray, de ceux qui ne croient pas à la mort de M. Crampel, et je pense vous être agréable en vous communiquant les deux lettres qui vont suivre, écrites au mois de janvier dernier par le targui Chekkadh ag R'alî. Elles sont arrivées à Alger dans le mois de juin, et j'en ai eu connaissance dans le mois d'août. Elles sont rédigées en langue tamahaq.

La première est adressée collectivement à plusieurs personnes, et on y lit mot à mot sans incertitude : « Moi, Chekkadh disant : Je salue beaucoup Kenan, et Mastan, et Moumen, et Abd es Selam, et Bou Setta. Pour que tu me reconnaises, rappelle-toi, Kenan, que, quand nous sommes arrivés à Marseille, le soir, un homme nous a dit qu'aucun amaher (targui) n'était venu là avant nous. Je me porte bien. Nous avons passé le commencement de l'année dans le pays des Noirs. Il ne reste entre nous et la terre de l'Islam que quatre nuits. Je n'ai eu absolument besoin de rien depuis que je vous ai quittés : je n'ai vu que du bien. Mais vous, je ne sais pas si vous vivez ou non. — Moi, Chekkadh disant : Je salue beaucoup Masqueray. — Moi, Chekkadh disant : Je salue le gouverneur et le général Poizat, et le commandant Bissuel. Merci. L'homme que j'accompagne est excellent. »

La seconde est destinée à Sidî ag Kerrazî, amr'ar (chef) des Touareg-Taïtoq. Elle ne présente de difficulté que dans l'interprétation du « signe de reconnaissance » entre Chekkadh et Sidî ; mais cela n'a pas d'importance. Elle est du reste parfaitement claire : « Moi, Chekkadh disant : Je salue Sidî. Pour que tu me reconnaises, rappelle-toi que, quand je suis arrivé sur Elfet (?), en expédition, ses chameaux étaient cachés dans Tindjerad, et lui était parti jusqu'au Touat. Je me porte bien. C'est aujourd'hui le vingt-septième jour du second mois d'Aouihem, et nous sommes encore dans le pays des Noirs : mais, dans quatre jours, nous entrerons dans la terre de l'Islam pour toujours. Je n'ai vu que du bien chez l'homme que j'accompagne. *Sa protection m'a préservé.* Je n'ai absolument besoin de rien, sinon de revoir les miens. »

Ces « signes de reconnaissance » que les Touareg insèrent dans toutes leurs lettres, après la formule du salut, leur sont nécessaires, parce que leur écriture, composée de croix, de ronds, de points et de barres, n'a rien de personnel, et qu'ils ignorent l'usage de la signature et du cachet. Ainsi, Chekkadh rappelle à Kenan un fait qui s'est produit pendant le voyage qu'il ont fait avec moi d'Alger à Paris, afin que

Kenan n'ait aucun doute sur l'authenticité de son billet. Cette précaution très ancienne, qui rappelle les symboles des temps homériques, est sans doute encore excellente; mais on comprend qu'elle soit le tourment des traducteurs.

Laissons cela. Il importe d'abord de bien savoir à quelle date ces deux lettres ont été écrites. La première l'a été quelques jours après le commencement de l'année passée dans le pays des Noirs idolâtres. La seconde est positivement datée du vingt-septième jour du mois d'Aouihem, le second qui correspond au mois arabe de Djoumad le premier, et qui s'est trouvé compris entre le 13 décembre 1890 et le 11 janvier 1891. Elle est du 8 janvier. Cependant elles ont été transmises avec une dépêche de M. Crampel datée du 5 décembre 1890. Faut-il en conclure que Chekkadh avait l'esprit troublé et ne savait plus dans quel mois il vivait? Cela me surprendrait un peu, moi qui l'ai vu compter si exactement les jours de sa captivité; mais, à supposer même qu'il crût être dans le mois d'Aouihem le second quand il n'en était encore qu'au mois d'Aouihem le premier, ce qui nous reporterait au mois de décembre, cette indication très précise que le commencement de l'année était passé depuis plusieurs jours quand il écrivait se réfère au mois de janvier sans contestation. Je penserais plutôt que la dépêche de M. Crampel, datée du 5 décembre 1890, n'a pu être expédiée que le 8 ou 10 janvier 1891, et que Chekkadh a inséré ses deux billets dans le paquet au dernier moment.

Ce jour-là, les voyageurs n'avaient plus que quatre nuits devant eux pour entrer dans la région des Noirs musulmans. Les Touaregs comptent par nuit et non par jour. Chekkadh touchait au terme de la première période de son voyage, étant assuré d'être bien reçu dans la « terre de l'Islam. » L'honneur extraordinaire que lui avaient fait les noirs de Saint-Louis le lui garantissait. Il est visible qu'il l'a annoncé comme un succès à ses amis d'Alger, et, en même temps, exécutant loyalement le contrat qui lui a été imposé, il s'est hâté de prévenir son amr'ar, Sidî ag Kerrazî, de son arrivée prochaine avec M. Crampel. Je vous prie de remarquer à ce propos une légère différence entre les deux lettres. Dans la première, il se contente de nous dire : « L'homme que j'accompagne est excellent. » Dans la seconde, il fait mieux, et l'analyse de son texte même vous le fera bien comprendre. Il a écrit : *Ouor naèr ar elkhèr der ales aouaddiouor; sellegî oudem nmit. Kela ouor ousarer' haret ar ahanai n dounet.* « Je n'ai vu que du bien chez l'homme que j'accompagne; sa protection m'a sauvé. Non, je n'ai besoin de rien que

de la vue de (nos) gens » *Oudem nmit* « sa protection ; » *sellegi* « m'a fait grand bien, » « m'a sauvé. » Cette phrase-là, qui tient en deux mots, mérite attention. Dans les sociétés barbares du Sahara central, on ne voyage que sous la protection d'un chef, et nos voyageurs en ont fait l'expérience en bien et en mal. Il en résulte des relations réciproques parfaitement régulières, je dirais presque une sorte de commerce nécessaire. Chekkadh déclarant à Sidî ag Kerrazî que la protection de M. Crampel l'a sauvegardé pendant son long voyage de retour, il serait juste et légitime que Sidî ag Kerrazî lui accordât une protection pareille sur son territoire. La conduite de M. Crampel, dans cette circonstance, est ce que leur langage très expressif appelle « la course au bienfait. »

J'ai voulu m'assurer de mon interprétation en consultant le dernier des Touareg qui nous reste dans le Tell, Moumen ag R'ebelli, interné tout au sud de la commune mixte de Tablat, et je ne regrette pas les quarante-huit heures de mon voyage. J'aurai peut-être à revenir sur cette course une autre fois ; mais ici il suffit de dire que je ne me suis pas trompé. Moumen a même ajouté, avec un éclair de joie dans les yeux : « Que m'avait-on dit ? On m'avait conté qu'ils étaient morts. Du moment que Chekkadh est entré avec Crampel dans la terre de l'Islam, il est impossible qu'ils courent un danger sérieux. »

Cette affirmation rapprochée des dernières nouvelles que nous avons reçues, me donne à espérer que le bruit du désastre si singulièrement annoncé depuis longtemps n'est en définitive que l'effet d'une panique de l'arrière-garde. Il est positif maintenant que M. Crampel s'est avancé dans le bassin du Chari, en pays musulman, bien reçu et bien fêté par des populations à demi civilisées. Si quelques confréries religieuses ou quelques fanatiques s'opposent à sa marche, Chekkadh est là pour un bon conseil.

Voulez-vous le fond de ma pensée ? M. Crampel n'a pas dû être mécontent d'être débarrassé de son arrière-garde. A quoi pouvait lui servir, dans un pays musulman et sillonné de bons chemins, la bande de noirs idolâtres qui l'avaient convoyé le long de l'Oubanghi ? Ils lui avaient été sans doute très utiles pour traverser l'énorme forêt équatoriale peuplée de païens sauvages ; mais au delà, dans le bassin du Chari, ils ne pouvaient qu'être une cause de dangers. Plus loin encore, au delà du Tchad, par exemple, et surtout aux approches de l'Aèr, cette troupe n'était plus elle-même qu'une marchandise bonne à être enlevée par des Arabes ou des serfs de Touareg marchands d'esclaves. A partir du cours moyen du Chari, M. Crampel ne devait plus s'entourer presque

exclusivement que de musulmans. La rapidité de sa marche en avant et la distance très grande qui le séparait de son convoi ne s'expliquent, à mes yeux, que par le sentiment de cette situation nouvelle. Du moins, dans un cas pareil, j'aurais, pour ma part, nettement coupé la corde qui me retenait en arrière, et le peu que nous savons encore de toute cette affaire, ne serait-ce que l'affolement de ses Pahouins, Gabonais et autres, semble me donner raison.

Seulement, malgré la confiance de Moumen ag R'ebelli, je me demande avec inquiétude si Chekkadh, qui se trouve être à cette heure, bien qu'on en parle peu dans les dépêches, le guide le plus sûr ou plutôt le compagnon intime de M. Crampel, sera capable de lui faire surmonter toutes les difficultés qui lui barrent la route du désert, et surtout si, dans ce désert même, il aura assez d'influence pour lui faire traverser les tribus touareg. Jusqu'ici, je ne doute pas de sa loyauté dont il vient de donner une preuve évidente, et je considère toujours qu'il croit assurer par son dévouement la délivrance de Kenan, le neveu de son amr'ar; mais son crédit auprès des musulmans sera de moins en moins fort à mesure qu'il montera vers le nord, et je crains qu'il ne soit bien précaire chez les Touareg véritables. Il n'est pas de race noble. Ce n'est qu'un serf. Est-il bien certain même que son amr'ar, Sidî ag Kerrazî, qui n'a pas consenti à nous rendre une simple visite pour libérer ses « enfants » captifs, veuille nous être favorable dans la personne de M. Crampel, parce que Chekkadh se sera dit son obligé? Quelque remarquable que soit le mot de Chekkadh qui équivaut à peu près à ceci : « Je suis l'homme lige de Crampel, » fera-t-il sur son esprit toute l'impression que nous pensons? Encore un fois, Chekkadh est un *amrid* et non un *ahaggar*. Il est possible que Sidî ag Kerrazî en tienne juste autant de compte qu'un petit seigneur du moyen âge aurait fait d'un de ses vilains. Dans ce cas, il gardera tout simplement M. Crampel comme un otage bon à échanger contre les deux Touareg qui nous restent, Mastan et Moumen, il traitera à égalité avec la République, et la fin de cette entreprise, en fait de politique saharienne, sera celle que j'ai prévue; mais en ce moment peu nous importe, pourvu que nous revoyons notre héroïque voyageur parmi nous.

Il n'en restera pas moins que cet aventurier targui, pris par les Chaamba les armes à la main, jeté presque nu dans la prison de Bab-Azzoun, et dont on ne s'approchait qu'avec une curiosité craintive, aura joué, si Dieu lui prête vie, un rôle très important dans une des entreprises les plus hardies et les plus françaises de notre temps. Il

aurait pu s'enfuir à Saint-Louis : il ne l'a pas fait. Il pourrait dès maintenant abandonner M. Crampel : sa lettre à son amr'ar prouve qu'il ne le fera pas. Après cela, on reviendra sans doute, sur le compte de ces effrénés pillards, aux appréciations de Duveyrier, de Barth et de Richardson, qui les ont si bien connus ; peut-être même rétrogradera-t-on jusqu'à la politique du maréchal Randon avant de poser le premier rail du Transsaharien. Ce ne sera vraiment pas dommage.

Je viens de lire le *Journal des Débats* du 5, et j'ai été très heureux de voir que l'opinion de M. de Brazza se rencontre avec la mienne. On rapporte seulement que M. Crampel a été frappé, blessé, dans un campement arabe. Un de ses compagnons aurait été tué. Les accidents de ce genre, quelque graves qu'ils soient, sont produits par des causes secondaires, quelquefois tout simplement par l'insolence ou la stupidité d'un serviteur. Elles n'arrêtent pas une mission bien menée comme l'est évidemment celle de M. Crampel. Je voudrais savoir comment Chekkadh s'est comporté là, car il a l'habitude de ces sortes de disputes, et je parierais bien qu'il n'a pas été inutile à son protecteur.

BIBLIOGRAPHIE ¹

REVUE DE L'AFRIQUE. Publication hebdomadaire. Paris, 1891, in-4°,
Prix 25 fr. par an.

Nous avons reçu le numéro spécimen d'une nouvelle publication : la *Revue de l'Afrique*, paraissant à Paris, chaque samedi. La création de ce journal ne peut que nous causer une vive satisfaction en nous fournissant la preuve que l'*Afrique explorée et civilisée*, fondée il y a douze ans, répondait bien à un véritable besoin. Ce que les fondateurs de la *Revue de l'Afrique* disent aujourd'hui, nous l'avons dit dès 1879. « La librairie française possède un immense trésor d'ouvrages sur l'Afrique : les uns purement scientifiques, d'autres traitant la question commerciale, un grand nombre relatant les récits de voyages, les découvertes et les observations des explorateurs de toutes nationalités, des missionnaires de toutes religions. Il lui manque une publication qui, par l'utilisation de tous les documents imprimés dans les diverses langues,

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.